

L'INCURABLE

Pierre Bruno

Pressé par Claude Landman de lui proposer un titre après que j'aie accepté, volontiers, son invitation, j'ai choisi, dans une hâte que, rétroactivement, je ne regrette pas, « L'incurable ». Ce choix m'incite à aborder la question de la fin d'une psychanalyse avec un préalable : une psychanalyse est une anti-thérapie, ou, pour préciser ce que j'entends par là, une psychanalyse est la seule alternative que je connaisse à, dans l'ordre, la magie, la religion, et la science. Si d'ailleurs c'était une thérapie elle ne serait pas forcément la mieux placée pour répondre à son ambition !

« Incurable » est un signifiant de Lacan. On le trouve notamment à deux reprises dans l'écrit « L'acte analytique », résumé de son séminaire 1967-1968, résumé publié le 10 juin 1969. Voici l'une de ces deux citations : « Pas de différence une fois le procès engagé entre le sujet qui se voue à la subversion jusqu'à produire l'incurable où l'acte trouve sa fin propre, et ce qui du symptôme prend effet révolutionnaire, seulement de ne plus marcher à la baguette dite marxiste »¹.

Qu'il s'agisse de poser ainsi la question de ce qu'est la fin d'une cure ne me paraît pas contestable.

Cependant, avant de quitter cette référence, qui a sans doute été déployée mais jamais contredite par Lacan, je voudrais poser un second paramètre, premier temporellement. C'est le moment par lequel Lacan se démarque de Freud quant à la question de la fin, dans le séminaire *L'angoisse*, le 13 mars 1963 : « Il est essentiel de différencier l'angoisse de castration de ce qui se maintient chez le sujet à la fin d'une analyse, et que Freud désigne comme la menace de castration. C'est là un point dépassable. Il n'est pas absolument nécessaire que le sujet reste suspendu, quand il est mâle, à la menace de castration, et quand il est de l'autre sexe, au *pénisneid* ».

Passons au vif.

Après la mort de Lacan, une minorité d'associations ou d'écoles de psychanalyse ont choisi de faire vivre l'expérience de la passe, en reprenant pour l'essentiel la procédure voulue par Lacan. Peut-être peut-on schématiser trois positions : passe=fin ; la passe anticipe la fin ; après la fin, la passe ne cesse pas. Bien entendu, pour rendre justice à ces trois points de vue, il faudrait à chaque fois définir la conception de la passe et de la fin qui les soutient.

Je présume, voire j'espère, que ces questions que je mets pour l'instant à l'écart, referont surface dans le débat. Pour l'heure, je me tiendrai à une seule question : la récusation de l'identification dite primaire, soit au père -encore que ce point soit, déjà chez Freud, flottant-, est-elle ce franchissement sans lequel le moment de conclure est inaccessible ?

Récusation des identifications, c'est un pont aux ânes de la psychanalyse. Ce n'est pas rien, puisque ce pont permet à un âne, soit au candide a, comme le disait plaisamment Lacan, de passer sur l'autre rive. C'est l'équivalent du moyen dans le syllogisme, soit le terme

¹ J. Lacan, *Autres écrits*, Seuil 2001, p. 381.

qui met en rapport majeur et mineur. Cette *inventio medii* est une conquête formidable de la logique d'Aristote. Quelle est l'*inventio medii* d'une cure ?

Freud distingue trois modes d'identification, que reprend de façon constante Lacan. Ainsi, dans *R.S.I.* il redéfinit l'identification primaire : « Identifiez-vous au réel de l'Autre réel, vous obtenez ce que j'ai indiqué du Nom-du-Père, et c'est là que Freud désigne ce que l'identification a à faire avec l'amour ». Je relève d'abord ce qui m'a d'emblée interrogé : y-a-t-il une identification primaire dans la psychose ? Ma réponse est oui. Autrement dit le Nom-du-Père est bien produit, mais il est forclos, c'est-à-dire non opérant dans la métaphore paternelle, d'où l'échec de la signification phallique.

Ceci posé, l'enjeu est là : puis-je vivre sans moi, ou encore puis-je n'être qu'un é-moi² ? Vous êtes sans doute sensibles au fait que, dans cette question, le « je » lui-même se trouve tatoué d'incertitude. « Où est le sujet ? Il est nécessaire de poser le sujet comme objet perdu. »³

Pour ne pas rester au seuil de la porte, je vais tisser le fil de mon rapport au savoir avec le fil de ma pratique d'analyste. J'espère que la lice sera robuste.

Premier fil. Je veux attirer l'attention sur un pan de l'enseignement de Lacan qui me semble encore plutôt négligé, à savoir ce qu'il en est du Un – on s'est plutôt intéressé presque exclusivement à l'Autre, à tort à mon sens, car il est impossible de poser l'Autre correctement sans la soustraction du Un⁴. C'est dans les deux séminaires de l'année 1971-1972, ...*Ou pire*, et *Le savoir du psychanalyste*, qu'on peut trouver réponse sur le statut du Un, avec cette formule qui tient quasiment de l'onomatopée : « Yad'Lun ». Pour aller droit au but, ce Un nouveau n'est ni le un du trait unaire (*einziger Zug*), ni le Un qui serait l'emblème d'un Éros sans Thanatos, celui de la bête à deux dos d'Aristophane.

Ce Un commence au niveau où il y en a un qui manque, comme lorsqu'un majordome, comme celui par exemple du roman de Ishiguro, *Les vestiges du jour*, constate, en comptant les couverts qu'il lui manque au bout du compte une fourchette ou une cuiller. Ce Un, ce Un tout seul, différent donc de l'un de la répétition, est celui que, dans le mathème du discours de l'analyste, le sujet produit sous la forme du S1, séparé du S2 par la double barre de la jouissance. Pour être encore plus précis, je cite Lacan dans sa leçon du 1^{er} juin 1972 : « C'est l'Un tout seul qui se détermine d'être l'effet du dire que non à la fonction phallique ». Ainsi, ce x qui, en haut à gauche des formules de la sexualité, dit que non à la fonction phallique, a pour effet ce Un qui permet de penser et l'identification primaire et l'incorporation du corps du symbolique – intrusion du signifiant qui s'annonce de l'extrusion du Un, comme le dit Lacan dans « Radiophonie ». Remarquons déjà que, si ce Un est tout seul, c'est aussi bien à cause de l'inaccessibilité du 2, de ce qui ferait directement couple.

Dès lors, je reformule ma question de départ : que devient ce Un si je suppose que la fin de l'analyse n'est rien d'autre que ce qui s'obtient de la récusation de l'identification primaire ?

Nous avons, toujours dans cette année du double séminaire, des éléments de réponse. Pour les présenter sous leur face la plus étrange, je partirai d'une remarque sur la vierge – ce qui n'est pas sans nous inciter à relire, de Freud, « Le tabou de la virginité », la relecture de Freud étant la meilleure façon d'avoir accès à l'infantile de notre savoir. De la vierge, Lacan dit qu'elle relève des nombres réels, c'est-à-dire des suites impossibles à dénombrer entre 0

² P. Bruno, M-J. Sauret, *La Différence freudienne*, Érès, 2019.

³ J. Lacan, Baltimore 1970, cité par Éric Laurent dans « Ce qui passe dans une analyse », *Figures de la psychanalyse*, Érès, n°38, 2019.

⁴ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Seuil, 2001.

et 1, pour suivre ce que Cantor nous enseigne. Une vierge est-elle sexuée ? Ça ne va pas de soi – confier le film de Glanzer, *Under the skin*. Je dirai que c'est grâce à la défloration que peut se révéler qu'elle est femme, c'est-à-dire situable d'un des deux côtés de la sexualité. D'où d'ailleurs le tabou, lié au fétichisme : qui voudrait savoir si la vierge est ou non castrée ? Laissons ce risque au seigneur, comme dirait Hegel, qui a entrevu que le maître était l'obligé de l'esclave.

Est-ce à dire que la fin, satisfaisante, d'une analyse, tiendrait dans cette virginisation ? Je ne le pense pas ! Mon inclination va à penser qu'il s'agit, pour l'analysant, de se déplacer par rapport à son être de filiation, pour libérer « l'effet révolutionnaire » de son être de symptôme. Qu'est-ce à dire, sinon assumer le Un de gauche comme effet de sa sexualité. Pour le névrosé cette assumption passe par la métaphore paternelle, pour le psychotique, par sa suppléance (qui prend chez Joyce la forme de « l'esprit incréé de sa race »). Dans les deux cas la version vers le père, qui réduit le père à être objet d'amour ou de haine, en faisant l'impasse sur son être de désir, doit être abolie, en tant que cette version constitue l'assise du fantasme, quelle que soit la forme d'assujettissement. A partir de là s'ouvre la possibilité de se ranger sous l'incertitude du « il n'existe pas de... », à droite des formules de la sexualité, sans entrer dans une dépersonnalisation permanente. Ce déplacement ne va de soi ni pour le névrosé, ni pour le pervers, qui reste incarcéré dans l'alternative « en avoir ou pas ».

Je pourrais déployer les conséquences de cette vection de mille façons, mais je préfère, une fois cette fenêtre ouverte, donner à voir deux ou trois oiseaux, par cette fenêtre, s'envoler.

Première séquence : un analysant rêve à une image de femme, qui se révèle dans la suite du rêve être l'image de son père. Il explique cette transformation par le fait que son ex-femme présentait un trait paternel. Il interprète alors la survenue de son père dans le rêve comme ce qui lui permet de faire d'une pierre deux coups : d'une part, ce rêve lui permet de faire le deuil de son ex-femme, d'autre part, de se séparer de son père comme modèle. La séance suivante, il rapporte un lapsus. En téléphonant, devant sa nouvelle femme, à sa mère, il a appelé celle-ci, c'est la première fois dit-il, « mon amour ». Selon lui, ce lapsus signe la levée d'un refoulement dans la relation à sa mère. Il s'autorise à lui dire son amour.

Deuxième séquence : Une analysante, elle aussi, en fin d'analyse, est saisie d'angoisse. Elle me dit que cette angoisse est apparue quand je lui avais fait remarquer, à propos d'un rêve, qu'il ne s'agissait pas de ses parents, mais d'un homme et d'une femme. En tout cas, c'est ainsi qu'elle avait entendu mon propos. Elle pense que l'angoisse est venue marquer le signe d'une sortie hors de la filiation, et depuis, elle ressent une solitude foncière, dont le versant symptomatique lui évoque l'*Unheimlich* freudien. Elle découvre ainsi que ses parents ne sont pas d'abord ses parents, mais, avant tout, un homme et une femme.

Une troisième séquence enfin, que j'évoque malgré que je n'aie pu retenir le rêve grâce auquel cette analysante avait franchi le pas en question. Dans la séance qui a suivi le rêve, grâce auquel elle estime avoir pu dire, pour la première fois de sa vie, que le savoir de son père n'était pas le sien, elle revient sur le fait que, jusqu'alors, elle pouvait être très critique vis-à-vis de son père, mais sans jamais tirer aucune conséquence de cette critique. La forme de ma critique, dit-elle, comportait son propre démenti. Quelques jours après une séance où

elle est restée presque silencieuse, elle m'adresse par SMS ces deux lignes : « J'aimerais être la ligne nue de cet arbre, / sans raison dans le ciel d'hiver ».

Je ne saurais, bien entendu, prétendre vous avoir transmis l'accent de vérité présent dans le prime-*saut* de ces dires, mais, même de seconde main, ces dires me permettent d'avancer que, dans ces trois séquences, se prouve la subversion produisant « l'incurable où l'acte trouve sa fin propre ».

Dans un colloque organisé par l'A.P.J.L. en 2007, sous le titre « Étymologie du chiffre », j'avais proposé, comme clé du passage de la passe à la fin, la formule : « La question qui supporte le transfert cesse d'être, pour l'analysant : *Puis-je me passer de mon analyste ?* Elle devient : *Mon analyste peut-il se passer de moi ?* » Je signe encore aujourd'hui cet énoncé, mais il m'est apparu d'une portée dont je ne tire qu'aujourd'hui une conséquence encore plus décisive. Si, à la fin d'une analyse, je traverse ce gué inquiétant dans lequel je et moi, comme les deux rives de ma réalité psychique, sont devenus invisibles, qu'en est-il alors de ce qui advient, une fois ce gué traversé ?

La réponse ne peut être qu'incarnée par quiconque a touché cette autre rive.

Est-ce cependant une autre rive ? Cette métaphore est inspirée de Freud, qui convoqua l'Achéron en exergue de la *Traumdeutung*, mais je la délaisse pour une autre, déposée par Lacan dans « Lituraterre », le « littoral ». Le littoral ne détermine pas deux rives, mais un bord (« rature d'aucune trace d'avant ») répartissant d'un côté la terre ferme, de l'autre l'infinité océane. Certes, en tant qu'enfants de Christophe Colomb, nous croyons dur comme fer qu'au-delà de ce littoral il y a l'Amérique, mais cette croyance inoxydable ne repose que sur une contingence empirique, liée à la rondeur de notre planète. Or, en fin de psychanalyse, ce littoral ne promet rien de tel. Sa seule promesse est sa presque homophonie avec « littéral », qui indique en quoi, avec l'ourlet de la vague, nous touchons à un supplémentaire qui excède à tout savoir.

Rien n'empêche d'y poser cependant un pas par la fiction, c'est à dire par la mise en place des conditions heuristiques qui autorisent la pertinence de cette fiction.

- 1) La distinction du père de l'amour et du père du désir. Ce n'est que du second que la séparation est possible (dissolution de la père-version).
- 2) La réponse à la question : qui féminise ? Le père ou la mère ?
- 3) La récusation de l'identification primaire a pour résultat l'assomption de la phrase du fantasme que Freud jugeait inaccessible à l'énonciation : « je suis battu(e) par le père ».
- 4) La prise au sérieux de la distinction, dans *Le sinthome*, du moi et de l'ego, dont on peut penser qu'il émerge après la perte du sujet de l'inconscient d'une part et du moi d'autre part. L'ego comme acteur du symptôme, et non plus comme passivé par lui.

Je poserai enfin la question : si, dans cette traversée, « je » et « moi » sont perdus, ne puis-je m'assurer, avant de trépasser, que, non pas seulement l'analyste, mais la vie elle-même, peut se passer de moi sans être menacée de disparition par ma mort ?